

LE

PASSE-TEMPS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature — Beaux-Arts — Musique — Biographies — Nouvelles

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

14, Rue Confort, 14

V. FOURNIER, directeur

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

TROIS MOIS.	2' »
SIX MOIS.	4' »
UN AN.	8' »


 BIBLIOTHÈQUE
DE LA
VILLE DE
LYON

Sommaire

Causerie	LUCIEN.
Concerts Bellecour.	P. B.
Lettre d'un Savoyard.	NOEL.
Nos théâtres.	X.
Concert des Ambassadeurs	P. B.
Les deux Nids (poésie)	Camille ROY.
Chronique balnéaire	FRANC-SILLON
Le Repos en Egypte (poésie)	Lud. VILDÉ.
Le pays des gifles	Ph. TONELLI.
Soirée d'été (comédie en un acte)	Jules BAUDOT.
L'Amour de Jacques	Ch. FUSTER.
Bulletin financier	X.

CAUSERIE

Mon cher Directeur,

« Il n'y a pas — disent les bonnes femmes — de petites économies. » Ce conseil est sage, aussi je m'empresse d'en faire mon profit en économisant les vingt cinq centimes que me coûterait cette lettre adressée par la poste et que votre journal vous apportera.

Suivant une bonne habitude — que je vous envie, regrettant de ne pas pouvoir la suivre — chaque année, ayant besoin d'un repos bien gagné par vos multiples occupations, vous allez au gré de votre fantaisie planter votre tente dans quelque coin de terre ensoleillé et verdoyant,

Où de rêver en paix on ait la liberté.

Vous mettez, comme on dit, la bête au vert, laissant l'autre — c'est-à-dire l'esprit — vagabonder à son aise, exempt de ces préoccupations quotidiennes qui nous prennent à notre lever jusqu'à l'heure du coucher et nous poursuivent même dans notre sommeil.

C'est là ce qu'on appelle le *struggle life*, le combat pour la vie auquel — si grand ou si petit qu'on soit — tout le monde doit prendre part. Ce combat est cruel, on y compte plus de vaincus que de vainqueurs, et encore ces derniers n'ont-ils pas conquis — comme on est disposé à le croire — le bonheur qui est la récompense de la victoire ; car le bonheur, dans l'acceptation complète n'existe pas. Comme l'a dit très justement un écrivain « Il y a des jours heureux, mais il n'y a pas de vie heureuse. »

Quoi qu'il en soit — mon cher Directeur — déposant pendant quelque temps vos armes de

combat, vous vous laissez vivre doucement, et vous vous accordez très légitimement, après une année de rudes labeurs, ces vacances qui sont la joie des écoliers et aussi des parents à barbe grise, quand ces derniers peuvent s'en accorder à eux-mêmes.

Dans les solennelles distributions de prix vous avez inévitablement entendu l'orateur officiel comparer l'esprit — la comparaison est classique — à un arc qui ne saurait toujours être tendu.

Depuis quelques années on a des dispositions particulières à « détendre l'arc » ; ainsi, dans notre bonne ville de Lyon, tous les médecins de quelque notoriété s'accordent aujourd'hui un mois de congé. Ils vont se reposer sur quelque plage, laissant leurs malades s'en tirer comme ils peuvent, et parmi ces derniers, il s'en rencontrent quelques-uns qui s'en tirent si bien qu'ils profitent de l'occasion pour se guérir. Jamais, il y a trente ans, un médecin aurait osé en agir de telle sorte vis à vis de sa clientèle. J'ai connu un vieux praticien qui, pour se donner quelques jours de liberté, trouvait chaque année le prétexte d'aller enterrer un parent dans quelque province éloignée. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il allait à l'enterrement comme on va à la noce.

Les chemins de fer en innovant des billets de toutes sortes, économisant à la fois et le temps et l'argent, ont beaucoup développé ce besoin de déplacement, qui est surtout considérable à l'époque où les écoliers sont en vacances.

Il n'y a plus personne à Lyon pourrais-je écrire, suivant une expression courante des chroniqueurs parisiens : la vérité est qu'il reste encore bien trois cent mille habitants et que c'est là une quantité qui n'est pas négligeable ; mais les cinquante mille qui sont partis appartiennent surtout au monde de nos relations journalières, de telle sorte qu'il m'arrive en allant de Perrache aux Brotteaux de n'avoir pas sur ma route à échanger un coup de chapeau. Je me fais l'effet d'un étranger débarqué dans une ville où il ne connaît personne.

Cela manque de gaieté, et de cette absence de visages connus se dégage un certain ennui, d'autant plus que — vous le savez — à Lyon les distractions n'abondent pas pendant l'été. Les théâtres sont fermés et ne s'entrouvent que de loin en loin pour donner asile à une troupe de passage : c'est ainsi que dans cette dernière quinzaine nous avons eu quelques

représentations de M^{lle} Reichemberg, et de Baron : c'est maigre.

Restent, pour unique emploi de sa soirée, les concerts de Bellecour, mais le programme en est un peu monotone. Alexandre Luigini cherche bien à le varier en faisant entendre quelques étoiles de notre Conservatoire. Cependant mardi, nous avons eu un concert à sensation.

La mode est aujourd'hui aux manifestations en faveur de la Russie, Alexandre Luigini nous a procuré le prétexte à une manifestation en exécutant l'hymne russe.

On a applaudi à tout rompre, — il a fallu exécuter à nouveau l'hymne russe, puis — c'était indiqué — la *Marseillaise*.

Je craignais de la part des Lyonnais un peu d'emballlement par excès de chauvinisme. Ces manifestations, en effet, ont un côté dangereux, et elles sont de nature à agacer les Allemands. Croyez-vous que nous n'aurions pas éprouvé une certaine irritation, si nous avions appris que les fanfares et les musiques prussiennes, autrichiennes et italiennes avaient célébré avec fracas le renouvellement de la triple alliance ?

Les Lyonnais — et on doit les en féliciter — ont été dans leur manifestation, qui a été ce qu'elle devait être, pleins de tact et de mesure.

Au point de vue musical l'hymne russe a peu de ressemblance avec notre *Marseillaise*. Autant que j'en ai pu juger par une audition, elle est d'un caractère banal, l'appellation d'hymne lui convient parfaitement, elle est grave et solennelle : elle n'a pas cet entrain et cette verve de notre chant national, qui sans être une œuvre musicale transcendante, possède ce « je ne sais quoi » qui vous prend aux entrailles, et vous fait respirer un air de poudre.

Vous ne pouviez — mon cher Directeur, choisir — les plaisirs étant rares à Lyon — un moment plus propice à votre exode annuelle.

J'espère bien que sur les bords enchantés du lac de Genève vous ne regrettez pas votre rue Confort, comme Mme de Sévigné, en visite chez sa fille, regrettait son ruisseau de la rue du Bac, et que sur l'air de la polka de Forbach « Tout à la joie » vous exécutez d'agréables promenades, escaladant des montagnes, et prenant de bons bains d'air et de soleil. C'est là un régime qui vaut bien les remèdes de la docte Faculté. Il faut, dit un proverbe latin, *Mens sana in corpore sano*. La santé du corps fait celle de l'esprit, et il importe de ne pas trop négliger la guenille qui nous sert d'enveloppe et de

laquelle tout le monde dit comme certains personnages de comédie :

Guenille si tu veux, ma guenille m'est chère.

Je regrette beaucoup, je le répète, de ne pouvoir vous imiter, mais le journaliste par le temps qui court, ressemble au restaurateur qui ne peut pas quand il lui plaît éteindre ses fourneaux, car on mange tous les jours. Le journal est un peu la nourriture intellectuelle du public et je crois que ce dernier ferait une triste grimace si on la lui supprimait, ne fut-ce qu'un jour.

LUCIEN.

CONCERTS-BELLECOUR

N'est-ce pas un Félibre qui a dit :

Il faut aux nuits d'été, l'aigre cri des cigales !

Le maître Luigini est d'avis — sans doute que « l'aigre cri des cigales » peut être avantageusement remplacé, par les notes harmonieuses de Maillard, de Bizet et de Gounod.

Aussi a-t-il offert à nos hôtes, les Félibres et les Cigaliers, un véritable régal artistique, dont ces trois maîtres charmeurs ont fait les frais, excellemment interprétés — d'ailleurs — par M^{mes} Cottet-Mathieu, Berthet, Lespinasse, et M. Bonnard.

Quand nous aurons dit que le grand air des *Dragons de Villars*, le duo de Magali et le grand air de *Mireille*, le duo de l'alouette de *Roméo et Juliette*, représentaient la partie vocale du concert, que la *Légende languedocienne* de Broustet et la *Suite provençale*, de Desjoyaux, en complétaient la partie musicale, on comprendra que la soirée du vendredi 7 août, a brillamment préludé aux fêtes du Midi.

P. B.

LETTRE D'UN SAVOYARD

Sallanches, le 11 août 1891.

Mon cher Directeur,

Profitant du mois de vacances que vous voulez bien m'accorder, j'ai fui avec rapidité l'asphalte brûlant des rues lyonnaises, pour chercher dans la montagne, le repos, le calme et l'air pur.

C'est en face des cimes couronnées de sapins près des rochers aux pointes aiguës, sur la base même de la chaîne du Mont Blanc, que j'ai établi mon quartier général, c'est de là que je vous envoie ma première correspondance.

Le site est ravissant. Sallanches, petite ville de 2,000 âmes, occupe le fond d'une vallée, entourée de tous côtés de montagnes de première grandeur. L'Arve roule ses flots glacés à travers des prairies luxuriantes : la végétation est fort belle, quoique très en retard sur celle de nos pays.

Pour atteindre Sallanches, il faut quitter le chemin de fer à Cluses, célèbre par son école d'horlogerie, et suivre une route intéressante, mais qui va bientôt être abandonnée, car le chemin de fer qui se faufile partout, mènera sous peu l'étranger jusqu'à Chamonix, et ce qui faisait le pittoresque de ce pays — les diligences si nombreuses et si curieuses, disparaîtront à leur tour, dévorées par la bête qui mange du feu.

Pour le moment les voitures circulent encore amenant au trot de leurs six chevaux, des touristes — Anglais pour la plupart. — Il faut voir passer ces énormes diligences, portant non seulement une vingtaine de voyageurs, mais encore des bagages énormes, pour se faire une idée des quantités d'excursionnistes qui se rendent dans la vallée de Chamonix.

C'est que pour les alpinistes, voire même les simples touristes, les distractions sont nombreuses, sans compter l'ascension du Mont-Blanc, qui est devenue commune (hier, sept

caravanes ont fait le Mont-Blanc), la montagne et les glaciers attirent toujours.

J'ai commencé à explorer les cimes qui entourent Sallanches et j'y ai trouvé une grande satisfaction : en général, la montagne est habitée presque jusqu'au sommet. A cette époque les troupeaux sont aux pâturages élevés et les chalets offrent aux voyageurs une franche hospitalité. D'ailleurs j'ai trouvé chez l'habitant de ce pays beaucoup plus d'aménité que chez nos paysans ou même chez les Savoyards du côté d'Aix. Est-ce pour cela que le temps ne me dure pas ?

NOEL.



Encore une quinzaine et je reprendrai avec un certain plaisir ma chronique hebdomadaire, puisque dans les premiers jours de septembre, le théâtre des Célestins va rouvrir ses portes.

Je ne sais pas quels sont les projets de M. Dalbert, et quelles sont les pièces qu'il se propose de monter, mais je souhaite qu'il engage une bonne troupe, car le plus médiocre vaudeville offre même quelque intérêt lorsqu'il est bien interprété.

Je souhaite aussi qu'il ait l'heureuse chance de trouver — comme l'année dernière — une de ces pièces à succès, telles que le *Régiment*, qui font la joie du caissier et la fortune d'un directeur.

Il y a dans le métier de directeur un inconnu terrible : sa réussite dépend d'une bonne pièce qui est une *rare avis*. L'année où fut représentée la *Fille de M^{me} Angot*, tous les directeurs firent fortune.

M. Dalbert a dans tous les cas, un excellent atout dans les mains : il n'y a pas de ville en France où, je l'ai répété souvent, on aime plus le théâtre qu'à Lyon.

Je n'en veux d'autre preuve que la splendide recette faite cette semaine par M. Baron, qui a joué aux Célestins une nouveauté dont la première représentation remonte à 1840, et qui, par conséquent, compte un demi-siècle.

Cette nouveauté n'est autre que les *Trois Epiciers*, qui a été représentée cinq ou six cents fois à Lyon. Je ne dis pas que cette pièce ne soit amusante, mais pourtant on aurait préféré autre chose ; et ce n'est pas, en vérité, la peine d'organiser des tournées pour représenter un pareil chef-d'œuvre.

Le moindre grain de mil, c'est-à-dire la plus insignifiante nouveauté, ferait bien mieux l'affaire des provinciaux.

X.

CONCERT DES AMBASSADEURS

Après avoir fait de grands sacrifices pour conquérir la faveur du public, la direction du concert des Ambassadeurs tient à la conserver ; aussi, pour renouveler les attractions dont elle s'entoure, n'attend-elle pas que ces attractions aient cessé de plaire.

Dirat, le comique grivois, Tom-Tom, l'équilibriste, Hobret-Lehmann, les duettistes de l'Eldorado de Paris, sont — en ce moment — les numéros à succès de la troupe, et l'on an-

nonce encore les débuts prochains de Maureth, un laryngologue, dont les créations sont dit-on, fort originales.

P. B.

LES DEUX NIDS

A mon ami Boudouresque.

Un chêne plus que centenaire
Abritait dans ses verts rameaux,
Couvrant de leur ombre la terre,
Deux familles, deux nids jumeaux ;
L'un des deux était fait de mousses
Et l'autre en planche de sapin ;
En haut gazouillaient des voix douces,
En bas l'on demandait du pain.

Tandis que la faim vous torture,
Hélas ! les oiseaux triomphants
Chantent leur hymne à la nature,
Pauvres enfants, pauvres enfants !

Les mères causaient à voix basse
De leur amour, de leurs douleurs ;
L'une disait : Je plains ta race !
L'autre : Prends garde à l'oiseleur !
Là-bas les fleurs jonchent la plaine,
La vie éclate et prend l'essor ;
Mais voyez, au pied du grand chêne,
Se préparer l'œuvre de mort.

Pleure, pauvre mère éprouvée,
Un passant, dans ses noirs réseaux,
A surpris la jeune couvée,
Pauvres oiseaux, pauvres oiseaux !

Le vieil arbre appelle ses hôtes,
Qu'il ne doit plus jamais revoir,
Et là-haut, dans ses branches hautes,
Gronde et gémit le vent du soir,
C'est l'orage. Je frappe à la porte
Du nid d'en bas, où sont blottis,
Aux côtés de leur mère morte,
Tout tremblants d'effroi, les petits.

Le chêne plus que centenaire
N'a plus de nids dans ses rameaux,
Maudissez l'homme et le tonnerre,
Pauvres enfants, pauvres oiseaux.

2 août 1891.

Camille Roy.

CHRONIQUE BALNÉAIRE

L'hydrothérapie est le traitement par excellence, en cette saison caniculaire. Un savant prétend que les animaux réputés les plus intelligents se soignent par des immersions et des douches ; ainsi — ajoute-t-il, à titre d'exemple — les fourmis possèdent, pour leur usage, des petits *hammams* où celles qui sont bien portantes traînent les malades pour les faire baigner.

Ces intéressantes malades doivent être des fourmis *savantes* qui — à force d'observer les mœurs des infiniments petits — finissent par avoir besoin d'être *douchées*. Le cas se présente même chez certains savants de la race humaine, dont le cerveau appelle — d'urgence — un semblable traitement hydrothérapique. Ce qu'ils croient remarquer dans une fourmière n'est que le mirage du besoin qu'ils éprouvent inconsciemment et qu'ils prêtent à des bestioles hors d'état de les contredire.

Il faut, en effet, n'avoir jamais lu *La Fontaine* — qui les connaissait bien — pour nous faire accroire que les fourmis « peu préteuses »

se payent le luxe de « hammams » où les cigales viendraient abuser gratuitement des appareils, des baignoires et des piscines. La fourmi est avare — c'est un fait acquis — et si elle est si noire, c'est qu'elle ne se lave jamais et se baigne encore moins... ou alors La Fontaine ne nous a raconté que des *fables* et n'a écrit que des *contes*.

C'est peut-être pour le punir de s'être moqué de nous qu'on lui a fait attendre aussi longtemps le *buste* qu'on vient enfin de lui ériger à Passy, alors que tant de faux grands hommes possèdent leur « statue équestre » fondue avec le bronze dont ils abusaient — de leur vivant — pour décimer l'humanité, qui les glorifie sottement après décès.

Pauvres *animaux* ! nous sommes toujours malades de la peste !...

..

L'hydrothérapie a aussi ses réfractaires :

On sait que la princesse Sophie, sœur de l'empereur d'Allemagne, en épousant le prince royal de Grèce, a dû abjurer la religion protestante pour embrasser la religion orthodoxe.

Les orthodoxes prétendent que « le baptême par immersion » sur toutes les parties du corps est seul valable. Or la princesse refusa, ne voulant pas se trouver comme Eve avant le péché, devant le pape.

Le Saint Synode d'Athènes n'insista pas, mais voici que le patriarche de Constantinople blâme son suffragant et déclare qu'il considérera la princesse comme païenne, si elle ne veut pas se prêter à la petite cérémonie en question.

Devant cette situation, la princesse va être forcée de recevoir le baptême tel que le rite orthodoxe le commande.

— Elle n'aura donc reculé que pour mieux... se mouiller. — On a beau être princesse et faire sa *Sophie*, il est évident qu'un patriarche tient à ses petites prérogatives, et, dame ! celle-ci n'est pas des moins agréables. Il fallait que le Synode d'Athènes soit — en effet — on ne peut plus *saint* pour s'en soucier aussi peu. Heureusement que le patriarche veillait sur l'orthodoxie... de Constantinople, où le voisinage du sérail lui a appris à connaître les détours... de la pudeur féminine et princière ; et la rougissante épouse du dauphin de Grèce a dû obéir en *protestant* — un reste de son ancienne religion — aux charmantes exigences de son nouveau rite.

Espérons que son hésitation ne sera pas punie d'un rhume ou d'une bronchite orthodoxe — conséquences possibles d'une immersion à laquelle la néophyte semble assez mal préparée — mais, si elle éternue, en sortant frissonnante de son bain baptismal, le vigilant patriarche pourra, du moins, prononcer canoniquement la phrase sacramentelle : « Dieu vous bénisse ! »

..

Une personne qui eût été assez fortunée pour acheter — en pareil cas — les plus coûteuses dispenses, c'est dona Isidora Cousino, une veuve chilienne, la femme la plus riche du monde.

Ses mines de charbon lui rapportent 1,800,000 francs chaque année. Elle est propriétaire de millions d'arpents de terrains, comme de millions en argent monnayé ; elle possède des mines de cuivre et d'argent et nombre de maisons à Santiago et à Valparaiso ; une flotte de

huit bateaux à vapeur, des usines, des fonderies, un chemin de fer et des propriétés de rapport lui donnant un revenu prodigieux.

Toutes les maisons de la ville de Lotta appartiennent à Mme Cousino.

Moi, je voudrais bien être *cousin* — au degré successible — de *Madame Cousino*. Je m'étonne seulement, qu'avec un pareil douaire, elle reste encore veuve ; car ce qu'on a dû lui offrir de cœurs et lui demander de mains !... ce doit être à peu près incalculable.

Ne m'objectez pas qu'elle est sans doute vieille et laide, infirme ou contrefaite ; car je vous répondrais que les deux hémisphères de notre « *mappimonde* » regorgent de brillants rastaquouères, de fringants cavaliers... d'industrie — élèves distingués du sardonique Méphistophélès — qui « épouseraient la veuve même du diable » si elle était pourvue d'une dot aussi plantureuse que la richissime Mme Cousino.

A moins que cette milliardaire prétende convoquer en secondes et justes noces avec plus riche qu'elle ?... Or, comme feu Crésus, dernier roi de Lydie, mourut l'an 546 avant J.-C., il ne se trouve plus de parti sortable — pour elle — sur cette pauvre terre, sans cesse dépouillée — au profit de la *lune*, qu'ils *trouvent* — par d'innombrables fuyards emportant « la caisse. »

FRANC-SILLON.

AU PAYS DES GIFLES

J'arrive de là-bas, du Midi. Les poètes du Nord vous diront que dans cette contrée tout est caresses du soleil. Merci !... qu'ils y aillent, ils m'en diront des nouvelles.

En deux mots, voici l'histoire de mon voyage au pays du Tendre... et du solide.

Orphelin et sans le sou, le début est pathétique comme vous voyez, mais possédant un nom assez chic — je m'appelle Florentin de la Turluraine, mes ancêtres devaient être très folichons — je résolus enfin de me donner des héritiers authentiques. Mon vieux de la Turluraine, me suis-je dit, il faut te marier avec une jolie dot et la fille après. Je vais trouver mon notaire — on dit mon notaire comme on dit mon tailleur, sans en avoir précisément un — et lui fais part de mes nobles intentions.

Mon notaire, un ancien viveur qui lança mon père et qui le ruina, me dit paternellement :

— Très bien, jeune homme, quoique frisant la cinquantaine...

— Mais toujours ingambe, ajoutai-je vivement.

— La chose ira sur des roulettes. J'ai votre affaire. Une jeune fille du Midi.

— Ah ?... du Midi ? pays chaud ?... Son âge ?...

— Dix huit-ans, et appétissante.

— Oh ! oh !... fis-je soucieux.

— Eh quoi ! vous faites le difficile ?

— Moi, pas du tout, au contraire, je jubile !

— A la bonne heure ! Cette jeune personne, fille de parents doux et paisibles, comptera à son nouvel époux, le jour du mariage, cent mille francs. Son père, propriétaire dans la Crau est un madré qui a gagné sa fortune en faisant le toréador improvisé à toutes les courses de taureaux de l'endroit. Un argent crânement gagné, comme vous voyez. Le père Michel veut pour sa fille un Parisien pur sang, connaissant les coins de la capitale comme sa poche, afin d'être piloté par son gendre en ses visites à Paris.

— Je comprends, fis-je en clignant de l'œil,

le beau-père est folâtre. Dame ! un ancien toréador !...

J'accepte. Le père, la fille et la dot me vont comme un gant, quant à la belle-mère, on la soignera,

On négocia l'affaire.

Et me voilà en route, ou plutôt à la gare. Le train était bondé. Mon wagon allait éclater tellement nous étions entassés dans les compartiments. Dans le mien, les dames étaient en majorité. Une gentille petite femme entre autres, à l'air câlin, était à mes côtés et semblait s'impatienter d'attendre le départ du train, ayant hâte sans doute d'arriver je ne sais où.

Un gros monsieur, type méridional, un Marseillais pour sûr, commença par tuer le temps en bourrant une énorme pipe qu'il avait tirée de sa sacoche. Ces dames se regardèrent avec terreur. Moi, je commençai à manifester silencieusement mon indignation, mais le gros monsieur à la figure pleine et réjouie, sans remarquer les visages consternés de ses compagnons de route, battit le briquet et alluma sa pipe cu-lottée.

Tout le monde haletait. Et le rustre fuma. Mais, chose étrange, l'horrible fumeur ne rejetait point la fumée qu'il aspirait. Et Dieu sait s'il humait avec fracas.

C'était le reniflement d'un phoque en gouquette.

Cependant, cette inconvenance était impardonnable, et comme j'étais seul de mon espèce, un Turluraine ! dans le compartiment, je commençai à prendre mon courage à deux mains et... poliment, je fis observer au gros monsieur que...

Il ne me laissa pas achever. Il ôta son fourneau de la bouche, me regarda d'un air narquois, puis, se penchant à la portière et comme s'il prenait son élan, il souffla au dehors, avec un bruit sonore, toute la fumée qu'il avait absorbée.

Lejet fut si violent que le train partit aussitôt comme un éclair.

Nous arrivâmes à Avignon avec 7 heures 42 d'avance.

Parbleu ! avec un Marseillais dans le train et le mistral en poupe la chose n'était pas extraordinaire. Avec les gens du Midi il faut s'attendre à tout.

Avignon, c'était ma destination. Personne, naturellement, à la gare,

Sept heures 42 minutes d'avance, pensez donc !

Et pour attendre patiemment mes beaux-parents qui devaient venir me recevoir à mon arrivée, j'eugageai conversation, au buffet, avec la petite dame du compartiment qui avait sommeillé sur mon dos pendant tout le temps du trajet, et qui devait s'arrêter, elle aussi, à Avignon.

Elle attendait également qu'on vint la chercher.

Nous causâmes, Nous nous plumes. Nous nous comprimés.

Elle revenait en cette ville où elle était née, pour se refaire le tempérament, abimé par cette vie surchauffée de Paris.

Pauvre petite femme, va !

Je sortis un instant pour respirer l'air, car ce tête-à-tête, sous le ciel du Midi, m'avait suffoqué. Je commençais à battre la campagne.

J'ai le cœur si sensible !

Une heure après, calme et sérieux, je revins. Le moment approchait où ma nouvelle famille allait me serrer dans les bras.

Je retrouve la petite dame qui m'avait donné tout à l'heure des fourmis dans le dos, en train de boire un verre d'orgeat avec un petit bout d'homme, à la figure de fouine, mais à la mine éveillée. Je pensai aussitôt que c'était l'oncle de Christine — ma voyageuse — Je me retirai dans un coin de la salle, mais elle m'appela en disant :

— Ne vous sauvez donc pas comme cela ! monsieur, qui est une ancienne connaissance, attend l'arrivée du train, et, tout joyeux de me

retrouver ici, il m'a offert un rafraîchissement que j'ai accepté avec plaisir.

— Ah ! fis-je d'un air qui voulait dire : drôle de tête, ce petit bonhomme !

Ce dernier crut voir, sans doute, dans ma mine, quelque chose de désagréable pour lui,

— Cela vous contrarie, monsieur?... me dit-il avec un accent du terroir et en me fixant étrangement.

Moi ? cela m'est bien égal ! fis-je en levant légèrement les épaules.

Il est évident que cette réponse n'était pas trop polie, mais je parlai ainsi pour maîtriser le regard qui semblait me défier, moi, un Turluraine !

— Eh là-bas ! pas de manières, n'est-ce pas ! dit le petit vieux en prenant une pose d'athlète.

— Insolent ! fis-je avec des yeux courroucés.

— Moi, insolent?... espèce de ratatiné ! répondit-il avec aplomb.

Puis s'animant subitement :
— Que veux-tu, toi, dis !... Tu crois qu'en Avignon, nous ne valons pas ceusses qui sont de Paris?... dis, toi !...

— Dites donc, vous, pas de familiarités, je vous prie.

— Moi, je parle comme je veux. Je suis d'Avignon, moi.

Oh ! Elle est propre votre ville...
— Ma ville !... Nous avons un palais des papes et un pont où tout le monde passe, ce que vous n'avez pas à Paris, et vous venez ici pour nous blaguer encore ? Tiens, pour toi !

Et avec ses cinq doigts groupés, il frappa sur sa joue gonflée en signe de mépris.

Devant cette grossière attitude et ses allures de provocateur, j'allais... lui tourner les talons, lorsqu'il se mit à me narguer encore en me traitant de vieille savate.

Oh ! c'était trop fort ! moi, savate !... et vieille encore !... Le sang m'aveugla, et sans songer au scandale que j'allais provoquer, je me précipite sur ce crétin et... je reçois de lui une gifflée lestement appliquée.

Je poussai un rugissement et bondis pour l'écraser, quand un coup de cloche annonça l'arrivée d'un train.

— L'heure de l'entrevue ! m'écriai-je d'une voix étranglée, en saisissant aussitôt ma valise.

— Gueux ! fripouille ! chien ! je reviendrai tout à l'heure... dans cinq minutes... ah ! sale paysan ! attends-moi un instant, va.

Et tout agité, je me dirigeai vers le débarcadère où devaient m'attendre déjà le père et la mère Michel.

— Je t'attendrai aussi, moi, après le train... nous nous attendrons, figure amidonnée !

Et furieux, tous deux, nous nous précipitâmes sur le quai de la gare.

Cet animal m'insultait encore, en courant. De mon côté je lui criai :

— Avorton !... roquet !... histrion !...
Et lui :

— Ah ! tu me prenais pour un riquiqui !... voui, voui... à tout à l'heure ! un riquiqui, moi !...

— Mon mari riquiqui ?... s'exclama une plantureuse femme qui venait d'arriver, à la hâte, du dehors. Emplâtre !... et tu ne lui manges pas le nez, à ce flambard ?... attends, va, je vais te l'arranger, moi.

Et vlan ! je reçois, de ce côté, une nouvelle gifflée qui retentit avec échos.

O rage !
Et le moment approchait ou j'allais être reçu par le père et la mère de ma fiancée, qui devaient se trouver là, certainement.

J'écrasai cette monstrueuse femme d'un regard furibond et méprisant, puis je me jetai dans la foule des voyageurs qui descendaient en masse du train de Marseille pour Paris.

Il avait été convenu que, pour nous reconnaître à la gare, le père et la mère Michel et moi devions porter notre mouchoir au nez comme pour nous moucher. Par ce moyen, la reconnaissance aurait été facile.

Je m'exécute aussitôt, suivant nos conventions, et cherche d'un regard anxieux parmi les personnes qui attendaient dans la salle d'attente.

Tout à coup une voix de femme colossale se fait entendre.

— Le voici !...

— M. de la Turluriette, héla un individu à la voix gutturale.

— C'est nous, approchez... ah ! quel plaisir !...

Et quatre bras m'enlacèrent.
Horreur ! c'étaient mes deux gifflés, le père et la mère Michel.

— Tiens ! quelle farce ! c'était vous ? s'écria l'ancien toréador improvisé.

— C'est trop drôle ! ajouta en riant son taureau de femme, en se frappant sur les hanches.

Oh ! non, par exemple ! je la trouve violente, celle-là ! Deux gifflées du père et de la mère, en arrivant ?... mais l'autre, alors, la fille, qu'allait-elle me réserver ?...

— Ce n'est rien, mon gendre, l'amitié entrera mieux...
Fichez-moi donc la paix, hur lai-je.

Et comme si une transfusion du sang méridional m'avait été faite sur le champ, je suis pris d'une fureur folle, épileptique.

Claquant des dents, je lâche ma valise, j'ouvre mes bras et applique simultanément d'un revers de main, avec éclat, un formidable atout à chacun d'eux, puis, d'un bond, comme une saute-relu effarouchée, je saute sur le train de Paris qui commençait à se remettre en marche, pendant que le père et la mère Michel poussaient des cris de rhinocéros.

Et me voilà.
Hélas ! ce ne sont pas les gifflées reçues qui me navrent le plus, ce sont mes frais de voyage, ma valise et mes illusions perdues.

Je reste encore orphelin et sans le sou !
Philippe TONELLI.

LE REPOS EN ÉGYPTE

Au peintre O. Merson.

Quel calme ! il est minuit sur le désert aride,
De pas une vapeur le firmament ne ride
Son éternel semis d'étoiles, sable d'or
Jeté comme un manteau sur ce groupe qui dort.
Quel calme ! une clarté divine se dégage
De l'enfant blond, jetant sur toute cette page,
La céleste splendeur du nimbe merveilleux
Dont le sphinx étonné sent éblouir ses yeux,
Ses yeux toujours ouverts, d'où la grise prunelle
S'en va fouillant au loin quelque énigme éternelle.
Par delà le vieux Nil et le noir horizon...
Tranquille sur sa base ainsi qu'un pharaon,
Le colosse retient sur son pied granitique
Et la vierge endormie et son enfant mystique...

Peintre, le cadre est plein, depuis l'humanité
De Joseph accroupi, jusqu'à la Vérité
Se faisant un chevet de l'idole de pierre,
Cet être inerte antithèse à la grande Lumière
Dont l'univers bientôt recevra les rayons ;
Jusqu'à ce feu moins fait pour chasser les lions
Que pour être un encens ; depuis le sol avare
Où l'âne broute en paix le gramin sec et rare,
Jusqu'au ciel ténébreux troué d'astres ardents ;
Jusqu'au Nil argenté qui traîne ses rubans
Vers le Delta fécond...
Peintre, la toile est pleine !
Merci d'avoir trouvé cette gamme sereine :
Ciel et terre, homme et Dieu, femme, vieillard, enfant,
Ténèbres et lueurs, ton pinceau triomphant
N'omet pas une note et quand la page est lue,
L'énigme que sondait le sphinx est résolue !

Lud. VILDE.

SOIRÉE D'ÉTÉ

COMÉDIE EN UN ACTE (1)

(Suite)

SCÈNE IV

LA BARONNE, assise, faisant du canevas sous la lampe. JACQUES DE LUSTEL, debout un peu plus loin.

LA BARONNE

Donnez-vous donc la peine de vous asseoir.
— (Un silence) Vous permettez que je travaille pendant que vous êtes là ?

DE LUSTEL, s'asseyant dans un fauteuil

Tout est permis, Madame, même de me tourner en ridicule.

(Un silence)

LA BARONNE, levant la tête

Eh bien ? la suite ? — Non rien, j'espérais qu'un développement, une revendication, quelque chose enfin, viendrait au bout de votre phrase... Non rien, Ah ! vous n'êtes guère loquace pour un fils des muses ! et je vais tout simplement me voir obligée de parler constamment et de dire des bêtises grosses comme ma villa pendant toute la durée de votre visite, pour m'épargner la gêne d'un silencieux tête à tête. (La lampe commence à baisser). Les rôles sont renversés en vérité. Le jeune homme a volé la timidité et la circonspection à la jeune femme et celle-ci n'a rien trouvé mieux que de revêtir un sans-façon masculin et gouailleur. (La lampe baisse de plus en plus). Et cela effet de l'éducation première. Vous avez grandi sous un précepteur, m'avez-vous dit un jour ; j'ai été élevée au lycée de jeunes filles. Nous nous en ressentons et formons un singulier couple. Le psychologue qui nous découvrirait se froterait les mains de sa rare trouvaille, mais e gage qu'il y aurait des incrédules pour crier à l'in vraisemblance et au paradoxe. Et cependant le cas existe, quoique (montrant la lampe) jusqu'à l'éclairage, tout soit bizarre dans le tableau. — (Essayant de remonter la lampe). Je ne sais ce qu'a cette lampe à baisser de la sorte : il faut que Jean ait omis de la remplir, le négligent ! Je n'y vois plus pour travailler. La lumière va nous fausser compagnie... Si je relevais la mèche ? (Elle touche la clef de la lampe qui s'éteint aussitôt). Ah !

DE LUSTEL

Vous l'avez éteinte.

LA BARONNE

Quelle perspicacité ! Je le vois bien. (Appelant). Jean ! Jean !

DE LUSTEL

N'est-il pas parti avec le docteur ?

LA BARONNE

C'est vrai ; je n'y pensais plus. Et ma bonne qui m'a demandé ce matin la permission de la journée ! Personne ! Pas un domestique ! Nous voilà dans une jolie position ! Si vous aviez seulement l'idée d'aller à la cheminée allumer les flambeaux...

DE LUSTEL, allant à tâtons vers la cheminée.

C'est ce que j'allais faire.

LA BARONNE

Prenez des allumettes ; il doit y en avoir dans le coin de gauche.

DE LUSTEL

Je trouve bien le porte-allumettes, mais il est absolument vide.

LA BARONNE

Oh ! ce Jean ! Je le renverrai. On n'a pas idée d'un domestique pareil. — Mais vous avez peut-être du feu sur vous. Vous êtes sans doute fumeur ?

(1) Tous droits réservés. — Librairie universelle, rue de Seine, 41, Paris.

DE LUSTEL

J'ai beaucoup de défauts, mais pas celui-là.

LA BARONNE

En ce cas, mon cher Monsieur de Lustel, je vous serais obligée de vouloir bien vous retirer. Nous ne pouvons pas, décemment, rester seuls ensemble sans lumière, un temps indéterminé.

DE LUSTEL, avec élan.

Vous abandonner, Madame ! vous abandonner ! vous laisser ainsi sans domestiques, et partant sans protection, à une heure pareille, au milieu d'un parc dont les murs sont si peu élevés que c'est un jeu pour les malfaiteurs de les escalader. Ah ! Madame ! vous me jugez bien mal. N'avez-vous donc pas lu les derniers attentats commis dans les environs de Paris contre les villas isolées ! Vous a-t-on caché les pillages en bande et les assassinats qui souvent les précèdent ? Vous quitter ! Non, Madame ! Je sais que mon devoir de mondain me conseille de partir, mais je sens que mon devoir d'homme m'ordonne de rester.

LA BARONNE, à part.

Tiens ! tiens ! Je ne le connaissais pas sous cet aspect. (Haut) Est-ce que vous seriez brave, par hasard ?

DE LUSTEL

Mon Dieu, je ne fais que ce que tout autre ferait dans la même occasion.

LA BARONNE, à part.

C'est qu'il est modeste avec cela ! (Haut) Soit ! j'accepte votre protection, mais à la condition que vous allez ouvrir cette fenêtre ; il fait réellement trop sombre ici et j'avoue avoir un peu peur.

DE LUSTEL, allant à la fenêtre.

Vous allez être obéie.

LA BARONNE

Quelle singulière aventure. (A part) Au fond je n'en suis pas fâchée, cela sort un peu de la banalité quotidienne.

(M. de Lustel ouvre la fenêtre ; un rayon de lune pénètre dans le salon, éclairant faiblement les objets ; on aperçoit au dehors quelques taillis).

DE LUSTEL, reste un moment silencieux devant la fenêtre, les yeux perdus au dehors, puis d'un ton pénétré comme se parlant à lui-même :

Le clair de lune ! Quel spectacle ! Des gouttelettes de rosée illuminée tremblent à l'extrémité de chacune des feuilles des arbres. Quel calme ! les nids se taisent. Tout repose. Tout dort. — Oh ! Madame, de grâce, venez admirer cette féerie splendide ; venez respirer la fraîcheur de cet air imprégné des molles senteurs des fleurs de nuit dont on voit d'ici même s'entr'ouvrir les corolles ; venez reposer vos yeux sur la face argentée de l'étang où vos roseaux et vos nénufars ondulent avec lenteur ; venez donner la volée à votre regard par delà les mondes dans la myriade des étoiles !

LA BARONNE, étonnée, à part.

Mais que dit-il donc ?

DE LUSTEL, se passant la main sur le front et comme revenant à lui.

Pardonnez-moi, Madame, si je viens de me laisser aller à exprimer mon admiration pour ce tableau inattendu en des termes qui peuvent peut-être vous paraître emphatiques. Je sais que vous autres gens du monde ne faites pas, en général, grand cas des beautés naturelles. Je sais que vous n'allez à la mer que parce qu'il faut pouvoir dire : J'ai passé la saison à Trouville, Biarritz ou Arcachon. Je sais que vous ne gravissez les montagnes qu'afin de proclamer que vous avez bu du champagne à deux mille mètres de hauteur. Je sais tout cela et malgré moi, en face de ce magnifique décor, je n'ai pu m'empêcher d'exhaler ma pensée devant vous, au risque de

me faire fustiger d'une ironie que je m'étonne de ne pas avoir déjà entendue de votre bouche avec la ponctuation cruelle de piquants éclats de rire.

LA BARONNE, sérieuse.

Vous vous trompez, monsieur, si vous croyez que je reste insensible aux beautés de la nature.

DE LUSTEL

Je vous en félicite, madame, mais je me permets de douter que vous l'aimiez d'une façon aussi profonde que celui qui vous parle. Ce n'est pas un goût, c'est un culte. Tout pour moi possède une physionomie. Où le passant ordinaire ne voit qu'un vieux pommier contourné, j'aperçois un désespéré muet se tortant les bras d'angoisse et de douleur ; où le flâneur ne trouve qu'un énorme roc bien d'aplomb sur le sol, je découvre une image de la force calme et confiante en sa stabilité. La vague écumante et traîtresse me représente la méchanceté hypocrite ; un nuage qui s'enfuit, un désir humain ; une plainte sans fin, une âme vide d'amour.

LA BARONNE, rêveuse, à part.

Une âme vide d'amour !

DE LUSTEL

Car il est de malheureuses âmes que Dieu avait pourtant créées comme les autres pour échanger des affections et qui, par suite de je ne sais quel concours fatal de circonstances, restent éternellement vides, éternellement ennuyées, éternellement malheureuses, sentant monter peu à peu cette mort : la paralysie des sentiments.

LA BARONNE

Oh oui ! éternellement ennuyées ! éternellement malheureuses !

DE LUSTEL

Et pourtant que leur faudrait-il à ces pauvres âmes pour renaitre à la vie — qui sait, peut-être ? — au bonheur ? Que faut-il aux fleurs étiolées qui séchent et languissent dans l'ombre ? Quelques gouttes de pluie, un rayon de soleil. Les larmes de l'émotion sont la rosée de l'âme ; l'amour, le soleil du cœur. — L'amour ! ce mot mystérieux qu'on profane si souvent en l'appliquant à des caprices éphémères ; l'amour ! ce mot divin qu'on ne devrait jamais écrire qu'en lettres d'or ; l'amour enfin, ce je ne sais quoi qui nous procure à la fois tant de joie rayonnante et de douleur amère. Savez-vous bien, madame, comment je le comprendrais ? — Chacun l'interprète à sa façon, je le sais et l'idée que je m'en fais n'est sans doute pas celle que vous avez conçue. Qu'importe ! Puisque j'ai commencé, laissez moi vous la dire. — S'il m'était donné... — je parle de chimère — s'il m'était donné de voir venir à moi, le sourire à la lèvre, une femme adorée et que cette charmeresse me dit : « Je suis à vous tout entière et je vous choisis entre tous pour époux » ; si la commotion reçue n'était pas assez forte pour me faire perdre la raison, si je pouvais encore me servir de la parole, quoique la plus brillante fût dans ces cas là bien terne, je lui dirais : « O ma bien-aimée, prenons-nous par la main, confiants l'un dans l'autre, et fuyons. Fuyons le monde, ses conventions, ses petites gens et ses écœurantes intrigues. Voyageons : traversons les mers ; parcourons les continents ; semons un peu de notre amour aux quatre coins de la terre ; ici la place est trop petite pour contenir tant de passion ; il nous faut les cadres grandioses de l'amour primitif ; on doit mille fois mieux s'aimer dans la forêt, sur la grève, dans le désert, sous le dôme superbe des étoiles, que dans ces cages horribles que la civilisation appelle des maisons. A nous le grand air ! Devenons bobèmes. L'empire des routes est ouvert. Il est à qui s'y promène... Devenons rois de partout, sans jamais nous arrêter nulle part, tant que nous serons jeunes. Des gens nous verront passer en nous embrassant, ils voudront rire... nous serons déjà bien loin dans l'espace, laissant dans leur esprit la troublante vision du

bonheur. Et il en sera longtemps ainsi, et toujours défilent devant nous des tableaux superbes sans cesser renouvelés, pendant que dans nos cœurs continuera sans arrêt à bourdonner en sourdine le suave duo de l'amour éternel !

LA BARONNE, troublée, hésitant.

Monsieur... en vérité... vous me dites des choses...

(A suivre).

Jules BAUDOT.

L'AMOUR DE JACQUES

Par Charles FUSTER

— SUITE —

XII

Pas de voiture à la gare : ce n'est pas à minuit qu'on s'en va à Chérisy. La gare elle-même, — cette bâtisse en pleine campagne, — avait un air égaré au milieu des ténèbres. Mais bast ! une lieue, même dans le noir, n'est pas pour effrayer un solide marcheur ; ça et là, entre deux nuages blanchâtres, le ciel profond était d'un bleu très sombre ; par des déchirures, une ou deux étoiles brillèrent ; toute mouillée de serein, la campagne sentait bon ; une sécheresse de deux jours avait nivelé les ornières : au milieu de ce grand silence, paisible, solennel, un peu émouvant Jacques se mit en route.

L'instant après, il avait dépassé la guinguette où s'arrêtent les rouliers, dépassé le carrefour et le calvaire en ruines, — un calvaire de pays voltairien. L'obscurité se fit à la fois plus moelleuse et le plus grave. Une très légère brise passait sur les blés, toujours dans le silence ; à peine si, de temps à autre, une lumière apparaissait, chandelle ou lampe de quelque maison isolée ; la route seule se dessinait, en blanc, sur les ténèbres muettes ; un instant derrière lui, — très loin déjà — Jacques crut entendre un râle de locomotive, un cahotement de train en marche ; il allait dans la paix profonde, dans le sommeil des choses et l'immobile majesté de tout.

La nuit, même sans lune, est la grande enchantresse, la fée aux mirages, — une trompeuse, elle aussi comme toutes les fées ! De jour, Jacques eût aperçu tous les petits détails qui sont la vie même de la campagne, et mettaient de l'idylle, plus souvent encore de la caricature, dans ce poème des champs ; il aurait vu le chapeau oublié sur un talus, remarqué la bizarre enseigne d'un bouchon, l'épouvantail pour les oiseaux, mille et mille autres choses, ou gracieuses, ou comiques, mais pas épiques du tout. Dans cette obscurité, tous les détails s'étaient fondus, tous les épisodes disparaissaient ; la vie des hommes, celle des bêtes ne se faisaient pas sentir : il eût semblé qu'on entendait battre le pouls de la terre. La seule lumière, — et combien vague ! — descendait du ciel ; le seul bruit continu était ce soupir de la brise ; Jacques oubliait notre cœur de chair comme un simple accident, le bruit du train comme une impression passagère ; et, de minute en minute, à mesure qu'il s'enfonçait dans la plaine silencieuse, allant vers les forêts plus mystérieuses encore, il se laissait rafraîchir par le vent, embaumer par les senteurs nocturnes, calmer par la tranquillité universelle ; il ne se rappelait plus rien de la journée, n'avait ni fausse honte d'être parti, ni embarras à revenir ; et, comme les yeux de maman Heurlin, ces tout petits yeux las, la grande nature et l'immense nuit lui disaient : « Bonté ! »

Elles lui disaient aussi : « Abandon... ». Et, de fait, après ce retour désespéré vers la vie ancienne, après toutes ces sensations contradictoires, tous ces ballotements, dans la lassitude de l'âme et du corps, Jacques, à présent, s'abandonnait. Au milieu de ces arbres, de ces blés, de ces choses qui ne peuvent rien à leur destinée passive, et se contentent chaque jour, sans paroles, de brûler sous le soleil ou de se rafraîchir aux souffles, Jacques ne faisait plus

très bien la différence entre les choses et l'homme. Lui aussi, triste du passé, n'interrogeant plus l'avenir, se laissait aller. Il touchait à un de ces instants d'où dépend toute la vie, — et où le seul battement d'une cloche, dans la campagne endormie, vous referait chrétien. Et je crois bien que, même sans bruit de cloche, Jacques pensait à Dieu...

« Bien le bonsoir, monsieur Jacques ! »

Une main s'était posée sur son épaule : un grand gaillard se dressait devant lui ; c'était Jean.

D'où Jean venait-il ? Je ne l'ai jamais su bien au juste. Sans doute une course tardive, la voiture manquée : toujours est-il que Jean s'en retournait à pied, lui aussi. Seulement la nuit ne semblait pas lui parler comme à Jacques. Il n'avait pas cette expression de sérénité que doit donner à nos visages l'aspect du calme universel.

Décidément Jacques l'avait bien trouvé : ce pauvre Jean devait être amoureux !

S'il l'était ! Avec sa timidité de paysan jeune, et malgré leur marche côte à côte, bras dessous bras dessus, Jean ne dit pas à Jacques qui il aimait, ni le nom, ni l'âge, ni rien de ce qui fait les confidences... Chaque mot s'arrêtait dans sa gorge ; il avait des soupirs, de brusques arrêts ; l'idée fixe avait mangé toute sa cervelle ; il aimait à n'en pouvoir parler. Et lorsque toujours en plein silence, — un silence plus majestueux et plus doux, — les deux amis, le grand gaillard de dix-neuf ans et le Parisien de trente-deux, eurent atteint les premières maisons de Chérisy, le grand gaillard avait l'air si malheureux, que le Parisien l'aurait embrassé... Et, pareilles émotions étant communicatives, cette nuit muette, qui aurait pu faire Jacques croyant, le fit tout prêt à être amoureux. Cette leçon de calme et de grandeur finissait par du trouble, — comme, sur les bords de l'Océan immuable, après cet infini, il y a des épaves et de l'écume..

XIII

« Toi, mère ! toi ! devant la porte ! »

Et c'était vrai... Les mères ne sont pas si compliquées que les fils ; nous ne saurons jamais si cette nuit silencieuse avait parlé à maman Heurlin d'amour ou de foi ; je croirais plutôt que les étoiles passagères, les gros nuages frais, la brise, tout lui disait : « Jacques », et quelle avait compris : « Attends... » Et, sur le seuil de sa petite boutique, avec la lampe derrière, maman Heurlin, qui n'aurait pas dû avoir d'espérance, attendait tout de même. Un cœur de mère n'a pas besoin de nos certitudes, à nous ; maman Heurlin avait fait le lit de Jacques, mis sa montre sur la table, préparé du beurre et du pain ; si Jacques n'était pas arrivé, eh bien ! elle ne s'était pas couchée. — voilà tout...

« Mais va donc vite te reposer, mère... Va vite... »

Elle ne répond pas, elle l'embrasse, elle l'embrasse ! Puis, la porte poussée, elle l'embrasse encore, son petit ; elle l'a embrassé cinquante fois, — elle ne lui a pas fait une question.

Tout à l'heure, en quittant Paris, Jacques avait ce prétexte de la montre. Il y avait songé encore en wagon ; et voilà qu'il n'y pensait plus du tout. Oh ! mais, du tout ! Étaient-ce ses réflexions pendant la marche ? Était-ce le charme bienveillant de cette nuit ? Au lieu d'explications, Jacques donnait des baisers, et des baisers encore au lieu d'excuses.

Seulement quand maman Heurlin, qui l'a reconduit dans sa chambre, a voulu quitter le grand garçon revenu, le grand garçon ne s'est pas laissé quitter ainsi. Il avait le cœur trop gros, trop chargé de tendresses nouvelles ; et puis, quand on a trente-deux ans, que votre mère marche vers les soixante, il est peut-être temps de devenir l'ami intime de votre mère. Alors, non pas pour se disculper, mais pour bien mettre tout son cœur dans un autre, Jacques a parlé, longuement parlé, tandis que maman Heurlin l'écoutait, toute surprise, et l'admirant jusqu'en son mal. Elle ne pensait plus

au père ; songez donc ! quelle différence entre la conversation du cuirassier et tout ce que dit Jacques, ce soir ! Sans doute c'est bien « de Paris », ces choses dont il a souffert ; elle, dans son village, n'a jamais rien soupçonné de cela ; personne, autour d'elle, n'endura ces supplices ; mais, où leur raison ne comprend pas, le cœur des mères écoute, approuve, s'attendrit, pleure, et en aime deux fois plus fort. Celui-ci a vibré pour ces maux inconnus, tressailli à toutes ces incertitudes, à tous ces remous d'une âme douloureuse ; ces instants de haine, ces ambitions froissées, ce dégoût de l'amour vil, cette fatigue de mensonges, tout cela, la pauvre maman Heurlin ne le connaissait même pas de nom ; et, en un instant, parce que le fils lui en parle, tout cela elle l'a fait sien. Je crois bien que, ce matin encore, elle se sera endormie au chant du premier coq ; voilà qui n'est pas sain pour une campagnarde, et le vétérinaire vous la secourrait de la belle façon ; mais maman Heurlin, toute pleurante est heureuse : c'était-il possible ? elle aime dix fois plus son fils ; et puis, — savez-vous ? — le fils lui a promis, complètement promis de rester... Et, pour la première fois depuis dix-huit jours, le rêve de maman Heurlin n'est pas traversé par une malle, un adieu, des : « Hue, Dia ! » et des grelots de diligence.

XIV

Mais non, mais non certes ! il n'y aura plus d'adieu, plus de diligence ! Chérisy compte un campagnard de plus ; seulement, si les paysans n'étaient pas toute la journée au travail, ils remarqueraient que le campagnard, — jadis un grand fantaisiste, — reste bien fidèle à certaine route, passant devant certaine grille et certaine maison.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE

La Marmite électorale. — M. Gaston Rayssac vient de faire paraître sous ce titre (*Savine éditeur*) un roman de mœurs contemporaines fort étudié, fort amusant, et malheureusement trop vrai.

On pourra s'esbaudir aux péripéties de la lutte homérique d'Agnelard l'opportuniste et du radical Cardaille, cette lutte n'en jette pas moins un jour affligeant sur nos modernes politiques et justifie amplement l'assertion de Jules Claretie : — La politique est le dégoût et la déception des générations nouvelles, dans les temps où elle ressemble à un fruit gâté !

P. B.

REVUE FINANCIÈRE HEBDOMADAIRE

En présence de la faiblesse générale des rentes étrangères, notre marché montre une certaine hésitation ; les cours sont moins bien tenus ; c'est tout ce que l'on peut constater, car la nullité des transactions ne permet guère de distinguer les tendances de la place.

Le 3 % a baissé de 0 10 à 95,42 ; le 3 % nouveau de 0,05 à 93,70 ; l'amortissable clôture à 96,10 et le 4 1/2 à 105,30.

Parmi les sociétés de crédit, le Crédit foncier s'inscrit à 1245 ; la Banque de Paris à 750.

Le Crédit lyonnais cote 805 et 806,25. Les autres établissements n'enregistrent pas de cours sur le marché à terme.

Le Suez a baissé de 10 fr. à 2782,50.

L'Italien clôture à 89,82 ; le Turc a reculé de 5 fr. à 18,45 ; l'Extérieure a baissé de 1/4 à 70 7/16 ; le Portugais finit à 38 1/4 au lieu de 38 1/2.

Nouvelle baisse du Rio à 541,25.

Au comptant, les actions des Chemins de fer économiques du Nord sont recherchées à 520 et 522,50.

Le Propriétaire-Gérant, V. FOURNIER.

C. VILLE

TEINTURIER-DÉGRAISSEUR

34, Rue Tupin, près la Rue de la République

Ci-devant 30, Rue Grenette.

Blanchissage et Apprêt à neuf de **RIDEAUX** en tulle, mousseline, guipures, application (blancs ou couleurs) de **flanellenes, housses, couvertures**, etc.

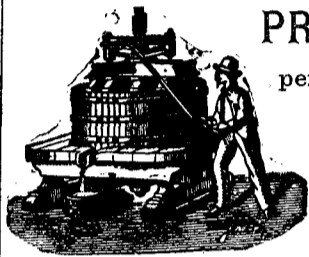
Nettoyage, ravivage et teinture d'**AMEUBLEMENT**, Tapis, Rideaux et Velours. Teinture à neuf de Robes de soie.

Maison faisant tout son travail elle-même.

VERMOREL

CONSTRUCTEUR

VILLEFRANCHE (Rhône)



PRESSOIRS

perfectionnés

GARANTIS

Transformations et réparations des pressoirs.

Vis et Ferrures. — Pompes à Vin.

Envoi franco du Catalogue illustré.

VENTE ET EXPÉDITIONS

DE TOUTES LES

Eaux Minérales Naturelles

FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

Entrepôt général : **E. MAUGUIN**

5, place des Célestins, 5

ANGLE DE LA RUE DES ARCHERS

LYON

Concessionnaire des eaux d'**ÉVIAN-LES-BAINS** (Source **CACHAT**), en bonbonnes de 10 à 15 litres.

Bougie du Jockey-Club

DOUBLE PRESSION, EXTRA SUPÉRIEURE

Ne laissant en l'éteignant ni odeur ni fumée



La meilleure de toutes les bougies

A. AUGIER, F. DUMORTIER, successeur

9, rue de la Plâtière, Lyon

Spécialité de **Cierges de 1^{re} Communion**

REVUE DU LYONNAIS

N° 67 Juillet 1891.

SOMMAIRE

Histoire d'une charte (Pont-d'Ain, 1319), par E. Chaz (*à suivre*). — Notes de l'abbé Ranchon, curé de Saint-Cyr-au-Mont-d'Or, par l'abbé Duplain (*à suivre*). — Chazay-d'Azergues en Lyonnais, par L. Pagani (*à suivre*). — Le poète Bérenger de la Tour et ses œuvres, par Henry Vaschalde (*à suivre*). — *Bibliographie.* — Jésus-Christ, par le R. P. Didon. Compte rendu, par Bauron. — Sociétés savantes. — Chronique de juillet 1891. — *Planche:* Chazay-d'Azergues, ancien hôtel des sires de Châtillon (d'après un dessin de M. Joannès Drevet).

Un an 20 fr. — Bureaux : rue Stella, 3. — Lyon.

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}
56, RUE JACOB, A PARIS

BIBLIOTHÈQUE DE MA FILLE ET DE MON PETIT GARÇON

Ce petit Journal hebdomadaire, aussi charmant comme format que riche en matières de toutes sortes: Romans, Comédies, Nouvelles et Récits, anecdotes, Jeux d'esprit, etc... — **Le tout illustré de gravures** — est des plus avantageux, car il tient peu de place et ne coûte presque rien **tout en donnant autant et plus** que les publications similaires. En outre, il présente cet attrait spécial d'offrir à son jeune public le **Roman illustré** déjà mis en pages, de telle sorte que dès le Roman terminé, on peut tout de suite faire un cartonnage et posséder un livre dans sa bibliothèque. Enfin les éditeurs de la **Bibliothèque de ma Fille et de mon Petit Garçon** offrent **tous les mois** aux cinq premiers Lauréats des Devinettes, cinq volumes tous bien reliés et illustrés de nombreuses gravures qui sont expédiés immédiatement.

Un numéro spécimen est adressé à toute personne qui en fait la demande par lettre affranchie. — On s'abonne en envoyant un mandat poste à l'ordre de M. Lucien HÉBERT, rue Jacob, 56, Paris.

Un numéro par semaine. — Prix pour les départements: 1 an, 6 francs; 6 mois, 3 francs; 3 mois, 1 fr. 50.

S'adresser également, soit aux bureaux de poste, soit aux libraires des départements.

LA FRANCE MODERNE

Littérature, Sciences et Arts contemporains.

2^e Année. — Rédacteur en chef, Jean LOMBARD

PARIS-MARSEILLE

La France Moderne paraît tous les quinze jours, le jeudi, en grand format, sur papier teinté. Articles de critique littéraire et artistique. Poésies, nouvelles, biographies, théâtres, etc., etc.

Une place importante est faite aux Jeunes. Par la largeur de son programme, la vitalité de sa rédaction qui s'accroît incessamment, et l'extension que ses fondateurs lui impriment, la France Moderne est une des meilleures feuilles littéraires artistiques qui comptent actuellement.

Un numéro d'essai est envoyé gratuitement à toute personne qui en fera la demande.

Abonnements: 6 fr. par an; 3 fr. pour six mois. — Le numéro: 10 centimes.

Bureaux: Boulevard du Nord, 15, à Marseille

En vente chez tous les Libraires

ASTRONOME POPULAIRE

Par CAMILLE FLAMMARION

Ouvrage couronné par l'Académie française.

L'Astronomie populaire offre l'exposé précis de toutes les grandes découvertes astronomiques qui nous ont appris à connaître le ciel et la terre. Ce livre est l'expression complète de l'état actuel de la science sur la constitution de l'Univers. Il élève l'âme et lui donne le calme d'une haute philosophie.

Par la lecture de cet ouvrage, d'un style si pur et si harmonieux, illustré de nombreuses figures qui en font en même temps une œuvre d'art, on se met rapidement et agréablement au courant des réalités merveilleuses de la science moderne, découvertes qui tout en étant indiscutables, semblent pourtant parfois tenir du prodige.

Sanctionnée par le suffrage de près de cent mille lecteurs, couronnée par l'Institut (prix Montyon de l'Académie française), adoptée par le Ministère de l'Instruction publique, l'Astronomie populaire a pris rang dans toutes les bibliothèques depuis les plus humbles, et est devenue pour ainsi dire indispensable pour toute instruction qui désire être établie sur une base sérieuse.

Cette nouvelle édition, entièrement refondue, fait passer sous les yeux du lecteur les derniers progrès de la science récemment réalisés dans la connaissance de l'Univers: étoiles, soleil, mouvements de la terre, nature des autres globes notamment de notre voisine la planète Mars, origine et fin des mondes, solution des problèmes les plus intéressants qui puissent captiver l'intelligence humaine.

L'ouvrage, que l'on pourra se procurer chez tous les libraires de Paris et des départements et chez les marchands de journaux, formera un beau volume grand in-8^o Jésus. Il se composera d'environ 100 livraisons à 10 centimes ou de 20 séries environ à 50 centimes. Il paraît 2 livraisons par semaine; 5 livraisons forment une série.

C. MARPON ET E. FLAMMARION, éditeurs,
26, rue Racine, PARIS.

Le succès inespéré du *Petit Echo de la Mode* crée de nouveaux devoirs à son administration, dont le but est toujours demeuré le même: Être utile et agréable.

Son utilité ne saurait être mieux prouvée, si ce n'est par quelques extraits de lettres, pris parmi les 300 composant le courrier de chaque matin. Ainsi M^{me} L. Bel... à Aire, nous écrivait le 19 juin: « Votre journal, *Le Petit Echo de la Mode*, est vraiment le plus utile et le plus attrayant que j'ai jamais lu. Aussi, depuis quelques mois que je le connais, je le lis avec infiniment de plaisir, c'est pour moi comme un ami fidèle que je revois chaque semaine. J'y

lis souvent des conseils pratiques, que je mets à profit. Je vous vois toujours répondre à toutes les questions que l'on vous adresse, madame, avec tant de bonté et de bienveillance, que je n'hésite pas à mon tour, etc., etc.

M^{me} M. de B... à Agde, nous écrit le 18 septembre: « Lectrice du *Petit Echo de la Mode*, et ayant beaucoup de sympathie pour ce charmant journal, j'ose me permettre d'adresser à monsieur le Directeur ces quelques lignes pour le féliciter sur le goût avec lequel le journal est rédigé. Je veux aussi parler de la toute gracieuse manière avec laquelle monsieur le Directeur répond aux demandes qui lui sont faites; aussi est-ce avec une entière confiance que je m'adresse à lui pour etc. »

Madame Norm... à Juvigné, nous écrit le 20 septembre: « Bien que je ne sois pas directement abonnée à votre journal *Le Petit Echo de la Mode*, je suis cependant une de ses lectrices les plus assidues. Vos romans ont pour moi un attrait tout séduisant; vos causeries me captivent, elles développent le bon goût, ornent l'intelligence et ont un fonds sérieux qui est le diamant de l'écrin, etc., etc. »

Au point de vue agréable, la sollicitude et la minutie apportée dans le choix des modèles qui illustrent le Journal, le soin avec lequel sont recherchées les primes et occasions offertes à nos aimables lectrices et l'accueil si empressé qu'elles nous ont toujours réservé, nous sont un sûr garant que le Journal a atteint le but désiré.

Le Jury de l'Exposition Internationale de Bruxelles, vient de consacrer le succès du *Petit Echo de la Mode*, en lui décernant la plus haute récompense, une médaille d'Or. C'est la 2^{me} médaille en or que ce vaillant pionnier de la civilisation et de moralisation obtient en deux ans.

Le Petit Echo de la Mode est en vente partout, le mercredi à 0 fr., 10 le numéro. — On s'abonne directement 67, rue de Grenelle, en adressant un mandat poste de 6 francs, à monsieur Orsmi, directeur.

LA REVUE POUR TOUS

Journal illustré de la famille.

PRIX DE L'ABONNEMENT:

FRANCE: Six mois, 6 fr. 50; un an, 12 fr.

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Le numéro, 60 centimes.

Voir les Primes offertes aux Abonnés

Principaux collaborateurs: Cherbuliez, Claretie, Alphonse Daudet, Henry Gréville, Ludovic Halévy, Legouvé, Hector Malot, Georges Ohnet, Jules Simon, André Theuriet, Jules Verne, etc.

L. BOULANGER, éditeur, 83, rue de Rennes, Paris.

En vente chez GEORGES CHAMEROT, éditeur,
19, rue des Saints-Pères, Paris.

LA MODE FRANÇAISE

67, rue de Grenelle, Paris.



Le Journal la MODE FRANÇAISE est de tous les organes s'occupant des modes féminines et des intérêts de la famille, le mieux illustré, le plus au courant des nombreuses créations élégantes, le mieux renseigné sur les tissus et leurs accessoires qui se porteront chaque saison.

La partie littéraire, confiée à Madame la baronne de CLESSY avec la collaboration de MARYAN, Marthe LACHESE, Gabrielle BEAL, Georges du VALLON, etc., etc., est morale, instructive et récréative. La correspondance continue que ce journal entretient avec ses abonnées, répondant aux questions les plus diverses d'ordre intime, d'usages et de convenances du monde et donnant des renseignements souvent utiles dans les familles sur les détails de notre organisation militaire, administrative, judiciaire, etc., intéresse tout particulièrement ses nombreuses lectrices.

La MODE FRANÇAISE paraît tous les samedis. Ses éditions sont au nombre de 4, savoir: la première à 12 francs; la deuxième à 16 francs; la troisième à 18 francs; la quatrième à 25 francs.

On s'abonne directement et sans frais dans tous les bureaux de poste.

Adresser aussi mandat-poste à M. ORSONI, directeur, 67, rue de Grenelle.

Envoi franco et gratuit d'un spécimen sur demande affranchie.

OUVRAGES DE M. CHARLES FUSTER

Pour recevoir franco ces ouvrages, il suffit d'en faire la demande au bureau du SEMEUR, 92, boulevard du Port-Royal, à Paris.

POÉSIE

L'Ame Pensive (2^e édition) 3^{fr} »
Les Tendresses (2^e édition) 4 »
Poèmes (2^e édition) 4 »
L'Ame des Choses (4^e édition) 4 »
Le Siècle Fort 0 50
Sonnets (2^e édition) 1 »
Devant la mer grande 2 »

PROSE

Contes sans prétention 2 50
Essais de Critique (3^e édition) 3 50
Les Poètes du Clocher (édition priocops) . 10 »
(3^e édition) 6 »
Les Pensées d'une Femme 0 50
Un Prince Ecrivain 0 50

L'ANNÉE DES POÈTES (1890)

Prix: DIX francs.

Aux bureaux du Semeur, 92, boulevard du Port-Royal, Paris.

CH. FAY, Inventeur
9, RUE DE LA PAIX, PARIS.
Et chez tous les Coiffeurs et Parfumeurs.

VELOUTINE

CH. FAY, Inventeur
9, RUE DE LA PAIX, PARIS.
Et chez tous les Coiffeurs et Parfumeurs.

**LE DÉFIER des IMITATIONS
ET CONTREFAÇONS.**

Poudre de Riz spéciale préparée au Bismuth, par conséquent d'une Action Hygiénique sur la Peau

Adhérente et invisible, elle donne au Teint une Beauté et une Fraîcheur naturelles.

EXIGER LA MARQUE DE FABRIQUE
et le Timbre de garantie de l'Union des Fabricants

CHOUDENS Fils

ÉDITEUR DE MUSIQUE

90, Boulevard des Capucines, 90, PARIS

MISS HELYETT

Partition Chant et Piano... 12 fr.

Partition Chant... 4 »

LE MONITEUR DE LA MODE

Fondé en 1845

RECUEIL ILLUSTRÉ DE LITTÉRATURE — MODE — TRAVAUX DE DAMES — AMEUBLEMENT, ETC.

Paraît tous les Samedis et publie chaque année :

52 Livraisons illustrées de 12 pages grand format, imprimées avec luxe ;
52 Gravures coloriées de Toilettes de tous genres, dont :
2 superbes planches de saison, double format, coloriées, composées de 7 à 8 figures ;
12 feuilles de patrons tracés de Toilettes et de Modèles de Broderie ;
2000 Dessins en noir, imprimés dans le texte, représentant tous les sujets de Modes, de Travaux, de Dames, d'Ameublement, etc.

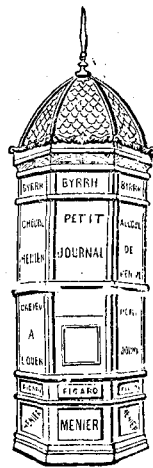
Le *Moniteur de la Mode*, le plus complet des journaux de modes, le seul qui donne un texte de 12 pages, est le véritable guide de la famille, mettant la femme à même de réaliser journalièrement de sérieuses économies, en lui apprenant à confectionner elle-même ses vêtements, ceux de ses enfants, et à organiser elle-même l'installation, la décoration et l'ameublement de sa maison.

Le *Moniteur de la Mode* publie les créations les plus nouvelles, mais toujours pratiques et de bon goût, des patrons tracés et coupés, d'une utilité réelle. Sa rédaction est attrayante et morale, on trouve dans chaque numéro, en plus des illustrations de modes et de travaux de tous genres : un Article mode illustré, des Descriptions détaillées et exactes de tous les dessins, des Articles mondains, d'Art, de Variétés, de Connaissances utiles, des Conseils de médecine et d'hygiène, des Feuilletons d'écrivains en renom ; une Correspondance, dans laquelle réponse est faite à toutes les demandes de renseignements par une rédaction d'une compétence éprouvée ; une Revue des Magasins, des Enigmes, Problèmes amusants, etc., etc.

Prix d'abonnement à l'édition simple, sans gravures coloriées	Prix d'abonnement à l'édition avec gravures coloriées
PARIS, PROVINCE, ALGÉRIE	PARIS, PROVINCE, ALGÉRIE
1 an, 14 fr. ; 6 mois, 7 fr. 50 ; 3 mois, 4 fr.	1 an, 26 fr. ; 6 mois, 15 fr. ; 3 mois, 8 fr.

Le numéro simple, 25 cent. — Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent. ; avec gravure coloriée et patron, 75 cent. — Exceptionnellement, la gravure coloriée, double format, 7 figures, du premier numéro d'avril et d'octobre, est de 75 cent.

EN VENTE DANS LES GARES, CHEZ LES LIBRAIRES ET MARCHANDS DE JOURNAUX
Abel GOUBAUD, directeur, rue du Quatre-Septembre, 3, Paris.



KIOSQUES & URINOIRS LUMINEUX
DE LYON ET SAINT-ÉTIENNE

Affichage Diurne et Nocturne

AFFICHES PEINTES
SUR ÉCRANS ET SOUBASSEMENTS

Les abonnements sont reçus :

Agence FOURNIER, 14, rue Confort, Lyon
et dans ses Succursales de
ST-ÉTIENNE, GRENOBLE et MACON

LIBRAIRIE E. DENTU, ÉDITEUR

3, Place de Valois — PARIS

ÉDITIONS de LUXE
HISTOIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
SCIENCE
POÉSIE

GÉOGRAPHIE
VOYAGES
CHASSE — PÊCHE
SPORT

Collection des "GUIDES-DENTU"
Plages de la Manche | Villes d'Eaux de l'Étranger
Plages et stations hivernales | Villes d'Eaux de la France

Les Guides sont faits au point de vue médical et thérapeutique.

HYGIÈNE — OUVRAGES USUELS — LIVRES DE CUISINE
ENCYCLOPÉDIE HYGIÉNIQUE DE DEBAY
Traité classiques d'Urbain Dubois

Romans in-18 Jésus, à 3 fr. 50 le volume.
Romans illustrés, à 3 fr. 50 le volume.

"LES MAÎTRES DU ROMAN", à 0 fr. 60 le volume.

"NOS GRANDS AUTEURS", à 1 fr. le volume.

"Bibliothèque choisie des CHEFS-D'ŒUVRE FRANÇAIS ET ÉTRANGERS", à 1 fr. le volume.

Tous ces Ouvrages seront fournis avec 25 % de remise.

! VÉRITABLE ! ! ORIGINE !
Savon ANTI-PELLICULAIRE Russe
A. M. OSTROUMOFF
PHARMACIEN à MOSCOU
PRIX : 1 fr. 50 EN VENTE PARTOUT
Echantillon par poste 1 fr. 65
ACTIVITÉ FRAPPANTE
Enlève complètement les pellicules et arrête rapidement la Chute des Cheveux, analysé par Collège médical, absolument inimitable, autorisé par le Gouvernement Russe.
DÉPOT 59, F. St-Honoré (Pl. Beauveau) PARIS
N^o A. Ostroumoff Savonne le Russe

ABONNEMENTS

Sans frais

A TOUS LES JOURNAUX
Français & Étrangers

Rue Confort 14, à l'entresol

15^{me} Année

LA

15^{me} Année

FRANCE ILLUSTRÉE

JOURNAL UNIVERSEL

ARTISTIQUE, LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE
Paraissant tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT

Paris, Départements, Algérie : Un an, 20 fr. — Six mois, 10 fr. — Trois mois, 5 fr.

Abonnement d'un mois à l'essai, 1 fr. 75. — Étranger (Union postale) : Un an, 25 fr.

Prix du numéro : 0,50. — Par la poste : 0,60.

Les demandes d'abonnement doivent être accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris à l'ordre de M. l'abbé ROUSSEL, directeur 40, rue La Fontaine, Paris-Auteuil.

REDACTION, ADMINISTRATION, ABONNEMENTS

40, RUE LA FONTAINE, PARIS-AUTEUIL